

# DUKE ELLINGTON IS ALIVE

En 1958, Duke Ellington et son orchestre faisaient swinguer l'Alhambra, comme en témoigne le concert capté sur disque. Reconnu, notamment par la Duke Ellington Society, comme l'un des meilleurs ambassadeurs du pianiste américain, le Duke Orchestra de Laurent Mignard se produit dans cette même salle en explorant le jazz old school de son mentor, enluminé par les cuivres d'un big band. De facto, la dream team se traduit par une assemblée de trompettistes, trombonistes, clarinettes et saxophonistes, un batteur, un contrebassiste et le maestro Laurent Mignard. Sans oublier le filet suave et soul de la chanteuse Stephy Haik. Le spectacle présente en avant-première des titres inédits, des standards du maître (« Take the A train », « Satin doll », « Sophisticated lady ») et des extraits de la musique du film « Paris blues ». Pour appuyer l'hommage à cette légende du jazz, des images d'archives sont mixées en direct tout au long du spectacle. ■

Alhambra

Renseignements page 189.

[jazz]

Laurent Mignard

## DUKE ORCHESTRA

Direction Laurent Mignard

L'Alhambra, Paris, le 26 mars 2011

Un orchestre solide, soudé, emmené par un batteur de 'big band', François Laudet ; Bruno Rousselet, imperturbable, et Philippe Milanta, très « milantanien », complétant la section rythmique ; François Biensan, brillant, puissant, avec ou sans sourdine ; Nicolas Montier, grand fauve au déboulé impressionnant ; Aurélie Tropez, talentueuse en swing et en improvisation ; Didier Desbois, qui joue de mieux en mieux, évoquant Hodges et Procope avec finesse ; Franck Delpout, concentré dans son portrait de Louis Armstrong repris du solo de Cootie Williams dans la "New Orleans Suite". Je ne pourrai citer tous les musiciens de cette formation qui nous a semblé bien au point ce soir-là. Son directeur, alerte maître de cérémonie, assurait les liaisons avec verve. Deux chanteuses : je ne dirai rien de la première, fort peu jazz, mais la seconde, Sylvia Howard, avait beaucoup d'allant et de conviction pour le blues, ne ménageant pas une voix encore « brut de décoffrage » et un style qui se cherche : d'évidence, elle emportait l'adhésion de l'orchestre et de la salle.

Un vaste écran, derrière l'orchestre, montrait d'excellentes images d'Ellington, de ses musiciens, des extraits d'interviews, s'associant subtilement avec les images (en couleurs celles-ci) de l'orchestre sur scène. Le montage, avec ses nombreuses interpolations, était réalisé avec

un grand métier et beaucoup d'inventivité : pour le spectateur-auditeur peu au fait de la musique de jazz, c'était certainement un élément d'intérêt supplémentaire. Le danger de ce procédé, son aspect pervers s'il est poussé à l'extrême, est que l'orchestre sur scène ne soit plus qu'un faire-valoir se limitant à illustrer des images dans un concept de « répertoire » rabâché. Ce qui, bien sûr, n'était pas le cas de cette soirée, les solos pour la plupart étant bien de 2011 ; quant aux arrangements, il devait bien y avoir ici ou là quelques interventions « maison »...

Une belle réalisation donc, une excellente soirée, et une salle comble.

Daniel Janissier

## Duke Orchestra à l'Alhambra

Alhambra, Paris (75), le 26 mars 2011

*Franck Delpeut, François Biensan, Richard Blanchet, Franck Guicherd (trompette), Jean-Louis Damant, Fidel Fourneyron, Guy Arbion (trombone), Didier Desbois (sax alto), Aurélie Tropez (clarinette et sax ténor), Fred Couderc, Nicolas Montier (sax ténor), Philippe Chagne (sax baryton), Philippe Milanta (piano), Bruno Rousselet (contrebasse), François Laudet (batterie), Stephy Haik, Sylvia Howard (chant), Marilor (video)*

Quatre envies hier soir, quatre casquettes à choisir avant de reprendre la route de Paris. Ou de ses banlieues nord, toutes bleues en ce début de printemps, qui accueillait Bill Frisell et les photos de Mike Disfarmer. Au Duc, l'événement qu'il n'aurait pas fallu manquer, Kneebody à Paris, l'un des groupes qui réinventent le jazz aujourd'hui Outre-Atlantique. Au Sunside, le septette de Tony Tixier moins prestigieux, moins "branché" en apparence, mais le piano, l'écriture et les solistes avaient de quoi me mettre en vibration quelques neurones de curiosité et d'appétit. Et puis finalement, j'ai tranché, ressorti et dépoussiéré ma casquette swing que je n'avais pas mise depuis bien longtemps, pour me rendre au concert du Duke Orchestra à l'Alhambra. Pourquoi l'avoir si longtemps laissée se friper au fond du carton à chapeau, cette casquette swing ? La diversité des sollicitations parisiennes, l'attrait de la nouveauté ou en tout cas pour des musiques qui me soient un peu plus contemporaines. Ou plutôt autre chose, car au bout du compte, parmi les musiques que j'écoute le plus volontiers à la maison, de façon domestique, hors de mes obligations professionnelles, ce sont encore les musiques des années 20 et 30 dont je me lasse le moins. Et c'est justement cela, le charme qu'elles exercent encore sur disque qu'il est si difficile et peut-être si incongru de vouloir faire renaître sur scène. Car elles étaient tout sauf un musée Grévin à quoi renvoient les imitations trop parfaites comme les trop imparfaites.

On me dira : pourquoi irait-on réécouter Mozart et Beethoven et pourquoi n'irait-on pas réécouter Ellington et Basie ? J'espère bien pour ma part que le jazz ne deviendra jamais cette vitrine du passé et qu'il restera vif et inventeur de propositions nouvelles, et non pas ce monde du classique ou pour la seule journée de demain 28 mars, on peut écouter (j'ouvre L'Officiel) Mendelssohn, Beethoven, Rossini, Ravel, Vieuxtemps (Vieuxtemps... !) Bach, Mozart, Chopin, re-Bach, rere-Bach, re-Mozart, Chopin (« aux chandelles » !), re-Beethoven et rere-Beethoven, Dohnanyi, Fauré, rerere-Bach, Vivaldi, Haendel, Gluck, Mahler, rererere-Bach, Schubert et Brahms... pas un compositeur vivant ! Ah si, à Bastille, l'opéra Akhmatova de Bruno Mantovani. J'y serai demain toute curiosité dehors. Je ne sais pas encore avec quel genre de couvre-chef.

Mais la question est ailleurs. Si je choisisais d'aller écouter demain les symphonies 9 et 10 de Mahler par Valery Gergiev à la tête du London Symphony à Pleyel, j'irais en sachant que je vais écouter du Mahler et rien d'autre, et non pas cette espèce de patchwork de `_style_s` approximativement cousus ou ce folklore que nous proposent le plus souvent les orchestres de jazz revivalistes. Alors pourquoi choisir d'aller entendre ce Duke Orchestra ? C'est qu'en montant le Duke Orchestra et la Maison du Duke qui accompagne son existence, en spécialisant son orchestre, en bandant toute son énergie au service exclusivement de cette musique, l'une des plus puissantes du XXème siècle, en choisissant les musiciens susceptibles d'en incarner les principaux créateurs, Laurent Mignard se départit du dilettantisme accompagnant trop souvent les reprises du jazz classique tout en trouvant un très juste équilibre entre la dévotion de ses interprètes aux personnalités historiques qu'ils incarnent et le tréfonds des personnalités originales de chacun auxquelles il sait laisser ce qu'il faut de bride (ce qui ne veut pas dire,



comme on peut le lire sous la plume de Michel Contat pour Télérama, partenaire du concert, qu'on y découvrira « des allures d'Ornette Coleman »).

Alors ce concert ? Un Alhambra plein comme un œuf, ni plus moins que pour Youn Sun Nah, ce qui mettait ce public en joie, une joie féroce d'être là en force en une époque où le mot d'Ellington n'est pas plus connu des médias que ceux de Clacquesin ou Gondolo. Ambiance des grands jours, sonorisation juste et précise, restituant la force de frappe de la musique du Duke sans chercher à en rajouter. Et véritable spectacle, un écran diffusant en permanence en un montage d'une constante musicalité, mêlant gros plans et plans larges de l'orchestre avec les documents d'archives... Ainsi, Duke en personne était sur scène, présentant sa musique, répondant aux questions de Laurent Mignard, donnant le tempo à l'orchestre... le tout éclairé par les projecteurs d'un véritable musicien, Francis Dufour (conception lumière et régie spectacle). Ouverture évidemment avec l'indicatif Take the A Train, plaçant d'emblée le répertoire dans l'après 1940, suite de mise en bouche avec Satin Doll, puis premier soliste sur Concerto for Cootie, avec François Biensan dans un rôle dont il est l'un des plus grands spécialistes. Le concert prend sa vitesse de croisière, en deux parties marquées de surprises telles qu'une répétition simulée sous la direction du Duke à l'écran (Rondolet), la musique de Paris Blues avec les images du film jouant d'effets de synchronisation saisissant, des raretés tirées de la collection du Docteur Clavier léguée à la Maison du Duke (650 heures de musique enregistrée inédite), un travail d'imagination (Laurent Mignard ayant retrouvé à Washington des bribes de partitions inédites et destinées à la Goutelas' Suite qu'il a mises en forme)...

Et tout ça habité par une orchestre qui a mûri au fil des mois, avec une section de trombones vitalisée par l'arrivée du jeune Fidel Fourneyron (interprète digne de Tricky Sam Nanton et ses successeurs chez Duke, un remplaçant en lieu et place de la fidèle Julie Saury qui ne saurait mettre la musique en péril (François Laudet qui connaît cette musique sur le bout des doigts), un tandem contrebasse-piano (Bruno Rousselet-Philippe Milanta) qui témoigne de cet équilibre que nous évoquions plus haut et permet au premier d'incarner une idée assez exacte de la contrebasse chez Ellington tout en transcendant les différents bassistes passés dans l'orchestre, le second incarnant Duke lui-même dans un mélange très juste d'adhésion à l'original et de distance. On évoquera le premier trompette Franck Delpout soliste de Portrait of Louis Armstrong, les suraigus à la Cat Anderson de Richard Blanchet, la façon dont Philippe Chagne et Didier Desbois endossent respectivement les rôles de Harry Carney et Johnny Hodges (il fallait entendre les Claude Carrière et les Philippe Baudoin grogner d'aise autour de moi). On s'attardera sur trois cas. Aurélie Tropez fit péter l'applaudimètre pour son interprétation de Bluebird of Dehli plus vraie que nature après s'être totalement approprié le solo de clarinette d'Ad Lib on Nippon avec une grâce du timbre comme du phrasé bien à elle. Mais on ne prêta peut-être pas suffisamment attention à la réplique infiniment vraie qu'elle donna au blues charnu, voir rageur, de la chanteuse Sylvia Howard.

Fred Couderc et Nicolas Montier se relayèrent pour donner de la filiation Ben Webster-Paul Gonsalves des visions totalement démarquées l'une de l'autre, le premier plus livresque, d'une génération surinformée (et là si l'on ne pouvait entendre Ornette et pas plus Brecker, on pouvait deviner une culture du gimmick, du glissement "out" nourrie de ces côtés-là, mais sans citation et totalement ramenée à l'esthétique swing) et le second formé et habité à l'ancienne, intensément présent comme chaque fois qu'on l'a aperçu prenant le chorus ou derrière un pupitre, ici totalement stimulé par son interlocuteur lors d'un long chase qui servit de bouquet final à ce que nous aurions aimé baptiser Sacre du printemps si le titre n'était déjà pris. Ce matin, ce sont les oiseaux qui m'ont sorti de mon sommeil pour mettre ce compte rendu en ligne. **Franck Bergerot**

*À suivre, conférences de la Maison du Duke à Paris au Collège des Bernardins: le 4 avril, "Duke Ellington manager" par Laurent Mignard; le 2 mai, "les trombones chez Ellington" par François Théberge.*

*Duke Orchestra: le 17 mai au Perreux (Centre des bords de Marne), le 29 mai à Coutances (Jazz sous les Pommiers).*